



HAL
open science

Antonietta, une "merveille" velue des cours du XVIème siècle

Christian Bromberger

► **To cite this version:**

Christian Bromberger. Antonietta, une "merveille" velue des cours du XVIème siècle. La Grande Oreille : La revue des arts de la parole , 2017. hal-01789988v2

HAL Id: hal-01789988

<https://amu.hal.science/hal-01789988v2>

Submitted on 24 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antonietta

une «merveille» velue des cours du XVI^e siècle

**Par-delà le portrait d'Antonietta, une invitation à s'interroger
sur la manière dont sont perçus les velus, selon les époques.**

Par Christian Bromberger

Aix Marseille Univ, CNRS, IDEMEC, Aix-en-Provence, France

Peint par Lavinia Fontana en 1594 ou 1595, le portrait d'Antonietta Gonsalvus (p. 48) se trouve aujourd'hui au Musée des Beaux-Arts, inclus dans le château de Blois. À la fin du XVI^e siècle, il ornait la bibliothèque du grand-duc Ferdinand de Gonzague à Mantoue, dans l'immense château que possédait cette famille qui régnait sur la ville.

Le syndrome d'Ambras

Le grand-duc Ferdinand, comme nombre d'aristocrates de cette période de Renaissance, était un collectionneur passionné de curiosités naturelles et d'objets

étranges. Cet intérêt pour les *mirabilia* (les êtres et les choses extraordinaires) s'étendait à toutes les cours d'Europe. Un tableau, représentant quatre membres de la famille Gonsalvus, également hirsutes, fut ainsi offert à l'archiduc Ferdinand II du Tyrol qui en décora un mur du *kunstkammer* (« chambre des arts », cabinet de curiosités) de son palais d'été d'Ambras (au sud d'Innsbruck). C'est pour cette raison que l'hirsutisme dont était atteinte la famille Gonsalvus fut appelé jusqu'à la fin du XIX^e siècle le « syndrome d'Ambras ». En 1872, l'empereur François-Joseph (l'époux d'Élisabeth, Sissi) donna des copies de ces portraits

Au XIX^e siècle, on n'observait plus les velus avec le regard curieux et sympathique des hommes de la Renaissance



© Château royal de Blois / photo : F. Laugnie

Dall'...
al...
D...
le...
D...
a...
D...
D...

à la clinique dermatologique de Vienne. C'est à cette époque que le « syndrome d'Ambras » devint l'hypertrichose, une pathologie objet de recherches et de spéculations médicales, alors que des « monstres » velus étaient exhibés dans les cirques et dans les foires. On n'observait décidément plus les velus avec le regard curieux et sympathique des hommes de la Renaissance.

Un regard bienveillant

Ce qui frappe, en effet, quand on observe le tableau de Lavinia Fontana, c'est le point de vue bienveillant de la portraitiste. Le visage d'Antonietta est harmonieux ; pourtant celui-ci est couvert de poils, la pilosité faciale, ici surabondante, étant un trait conventionnel de la masculinité ; la jeune fille semble parfaitement insérée dans la haute culture de son époque : elle est vêtue d'une belle robe et coiffée d'une parure élégante à la mode de la cour de Florence ; elle tient une lettre qu'elle a écrite et où elle retrace ses origines. La destinée des autres membres de sa famille témoigne de l'intérêt que l'on prêtait alors à ces « merveilleuses parures des cours ». Petrus (Pedro), le père d'Antonietta, était un indigène guanche des îles Canaries, dont les Espagnols, qui venaient de conquérir l'archipel, avaient fait don à Henri II qui régna de 1547 à 1559 et qui entretenait une cour extravagante de quelque 10 000 personnes. À la cour, le statut de Petrus n'était pas dévalorisé : il fut formé aux humanités, apprit le latin, devint aide porteur du pain

La pilosité faciale,
ici surabondante,
étant un trait
conventionnel de la
masculinité

de Sa Majesté ; il se maria avec Catherine Raffelin, une bourgeoise imberbe ; de leur union naquirent six enfants, un mort en bas âge, trois filles velues, dont Antonietta, deux fils, l'un également velu, l'autre à la peau glabre. À la mort d'Henri II, Petrus et les siens sont cédés à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Au retour de Marguerite dans sa ville, ils s'y installeront, en 1583. Antonietta sera confiée à « Isabella Pallavicina, marquise de Soragna », comme l'indique la lettre qu'elle tient entre les mains ; son frère Enrico sera donné au cardinal Odoardo Farnese, lui aussi amateur de curiosités : celui-ci possédait dans sa villa du Palatin un jardin botanique et une ménagerie à laquelle il adjoignait volontiers des hommes bizarres. Tout comme Antonietta, Enrico fit l'objet d'un tableau : « Arrigo le velu... » par Agostino Carracci (Le Carrache) (voir page 50). Flanqué de Pietro le fou et le nain Amon, Arrigo est revêtu d'une peau de chèvre (qui rappelle la tenue de ses ancêtres guanche), porte un singe sur son épaule, un chiot sur ses genoux et donne à manger des cerises à un énorme perroquet. Rien d'hostile dans cette représentation mais Arrigo, entouré du singe et du perroquet, semble plus proche de la nature animale que sa sœur Antonietta dans le portrait de Lavinia Fontana.

Antonietta et, dans une moindre mesure, Arrigo nous invitent à nous interroger sur la manière dont sont perçues les singularités physiques, hors norme, selon les lieux et les époques. Si



ill. p. 48 – *Portrait d'Antonietta Gonsalvus*

par Lavinia Fontana, 1591, Musée du Louvre, Paris.  

ill. p. 50 – *Arrigo le velu* par Agostino Carracci (Le Carrache), 1598-1600, Museo Nazionale di Capodimonte, Naples.

ces êtres « extraordinaires », témoignant de « l'infinité des ouvrages de Dieu et des formes qu'il y a comprises », selon les mots de Montaigne, suscitent un étonnement admiratif à la Renaissance, une époque où l'on prise le merveilleux, les découvertes, les légendes sur les « peuples vages », les attitudes avant et après le  siècle sont bien différentes. Rejetés hors de l'humanité et provoquant un sentiment d'horreur au Moyen Âge, perçus comme des répliques des « chaînons

manquants » entre le singe et l'homme par les préhistoriens d'hier et par beaucoup de nos contemporains, objets de recherches naturalistes et médicales au XIX^e siècle, suscitant le rire supérieur des spectateurs des fêtes foraines ou la compassion pour les handicapés, les velus sont, à travers les réactions qu'ils provoquent, les représentations que l'on en donne, comme des baromètres des sensibilités à travers le temps. ♦